

Marie-José Latour

Le versant du signe

« Mais, toujours, il arrivait un moment où, d'une manière ou d'une autre, le souvenir s'en revenait vers moi – à la faveur d'un rêve, d'une rencontre, d'un évènement auquel personne à part moi n'aurait prêté attention mais que je ne pouvais m'empêcher d'interpréter comme un signe. »

Philippe Forest ¹

« C'est la seule chose sûre – il y a des choses qui vous font signe, à quoi on ne comprend rien. »

Jacques Lacan ²

Depuis toujours l'être parlant demande du sens.

Depuis toujours l'être parlant connaît la vanité de cette requête.

Et pourtant !

À un qui l'interviewait pour la télévision, lui demandant de faire la distinction entre psychothérapie et psychanalyse, Jacques Lacan rappelait d'abord les deux versants en jeu dans la structure du langage ³ : le versant du sens, celui qui nous fascine, et le versant du signe, celui-là même qui signale ce qui est à traiter. Lacan n'enfonce-t-il pas ici le clou déjà planté dans « Radiophonie » ? « Psychanalyste, c'est du signe que je suis averti ⁴. »

C'est à suivre Lacan sur cette voie qui contrecarre l'idée que la psychanalyse tendrait vers le sens, que l'on peut trouver plus d'un intérêt à lire le dernier roman de Philippe Forest, *Pi Ying Xi. Théâtre d'ombres* ⁵. J'aimerais vous donner goût à le suivre dans cette formidable pérégrination à la suite d'une légère déviation dans l'ordre des signes.

*

Depuis son premier roman, *L'Enfant éternel*, l'écrivain se tient sur cette ligne inconfortable où il s'agit de ne pas donner de sens à l'épreuve

qui cause ce qu'il écrit, tout en sachant que, cette exigence, « nul n'y arrive jamais tout à fait ⁶. » En effet, s'il y a ces deux versants du signe et du sens dans la structure du langage, ils restent intrinsèquement liés.

Dans le roman chinois de Philippe Forest, c'est à un *fortune cookie* que revient la tâche de nous embarquer une fois encore sur ce versant du signe, présent dès ses premiers textes.

C'est bien sûr tout l'art de l'écrivain de donner à ce petit biscuit insipide, né, comme son nom l'indique, au siècle passé sur le Nouveau Continent pour accompagner l'addition dans presque tous les restaurants asiatiques du monde, le pouvoir de nous entraîner dans ce formidable dédale où ce n'est pas tant l'issue qui compte que la manière de s'y perdre.

Le petit disque de pâte sablée, une fois cuit, aura d'abord été plié en deux. On y aura glissé dedans un papier portant le très court message, la prédiction ou le proverbe. Puis, le laissant refroidir sur le rebord d'un verre, cela lui donnera cette forme reconnaissable entre toutes qui tient un peu du *conchiglie* et qu'il faudra briser, non sans quelque regret ou appréhension, pour saisir le petit bout de papier, le lire et, comme Alice le fit, le lisant, décider d'en faire cas et se laisser aller à l'aventure.

Que ce message, qui fait l'objet du prologue, soit savamment enchâssé dans une topologie évoquant un curieux dedans/dehors ne manquera pas de titiller la curiosité des lecteurs de Lacan.

Si les signes sont d'abord, du moins pour les écrivains et pour les psychanalystes, les lettres que l'on peut arranger à sa guise, on ne s'étonnera pas que ce soit dans un vers de la tragédie d'Euripide, *Hécube*, que Lacan dit avoir « été frappé » pour la première fois par le mot Ἄγαλμα ⁷. Dans ce qui est traduit trop rapidement par « statues des dieux », Lacan, y ayant pressenti autre chose, creuse. Il suit le signe, le versant du signe. Il trouve dans *l'agalma* l'idée d'éclat cachée dans la racine, et également la fonction de l'objet partiel. S'arrêtant particulièrement à sa structure d'enchâssement, il y repère quelque chose comme l'envers d'un ex-voto, non pas tant un « d'après le vœu », mais cela même qui cause le vœu. Cause qu'il réduira plus tard à une imminimisable lettre minuscule, (a), une sorte d'ombre inexprimable.

*

Déjà dans *Sarinagara*, mais aussi dans *Beaucoup de jours, D'après Ulysse de James Joyce* ⁸ – réédité en février dernier à l'occasion de la date anniversaire de la publication du livre de Joyce, il y a tout juste cent ans, le jour même du quarantième anniversaire de son auteur – ou dans *Crue*,

mais bien avant encore, lors de ses études, Philippe Forest a su témoigner de sa capacité à déambuler dans un espace souverainement aléatoire et faire place aux errances, au retour sur ses pas, aux ratages, aux divagations et aux franchissements.

À son tour, et bien qu'il n'ait pas la même silhouette que celle dont Giacometti a fait sa signature, Forest est l'homme qui marche. Il marche et il le fait à travers les livres qu'il lit, le pays qui l'accueille, le quartier où il vit. Il marche avec sa traductrice, avec ses hôtes, son guide, son lecteur, ses étudiants, et, bien sûr, il marche seul.

On dit aussi de quelqu'un qu'« il marche » lorsqu'il fait montre d'une certaine crédulité. Dans *Le Chat de Schrödinger*, Forest reconnaissait dans le « principe de superposition » un traitement de ce que les analystes appellent la division du sujet. S'il n'a aucun goût pour le surnaturel, l'écrivain prend au sérieux ce dont l'inconscient fait sa matière et répond de ce qu'il choisit de reconnaître comme un signe, qu'il soit présage ou ruine, et de toute façon doué de ce « pouvoir d'illecture ⁹ » si cher à Lacan.

À l'instar de Joyce, Forest dans *Pi Ying Xi* choisit une fois encore l'accommodation sur l'énigme et non sur sa résolution. Ainsi le fait-il magnifiquement dans sa lecture de la formidable nouvelle de Shi Tiesheng, « Plusieurs façons simples de résoudre une énigme ¹⁰ ».

Bien évidemment, de la plus mystérieuse des énigmes, nul ne peut dire en quoi elle consiste. « Le mot manque à l'énigme qui, résolue, ne révèle rien sinon cette énigme nouvelle dont la solution demeure encore un secret ¹¹. » Comment ne pas y entendre la résonance de ce que Lacan interroge dans son séminaire (particulièrement dans *Encore* et dans *Le Sinthome*) quant au statut d'énigme du savoir inconscient ?

Les livres, les rencontres, les voyages, les accidents, ce qui arrive, le surgissement d'un inattendu, qu'il prenne la forme d'un chat ou d'une crue, la scène d'une série de Netflix, un cadrage donné par une fenêtre, une fresque sur un mur, un tableau, une dalle quasi impraticable, quelques mots tracés sur un petit bout de papier, un papier découpé qui, un moment, fait la même ombre que les choses réelles, sont autant de signes pour celui qui veut bien s'y arrêter, signes d'autant plus essentiels que difficiles à déchiffrer.

*

De légende en lecture, de quartiers en capitales, de passé en présent, d'ombres en feux follets, de conte en Histoire, de silhouettes en fantômes, le roman de Philippe Forest est un formidable voyage en Chine, pays

extraordinaire dont il sait respecter l'étrange complexité, se guidant, comme l'ont fait Confucius et Tchouang-tseu, sur ce qu'en Occident nous appelons la docte ignorance, « savoir qu'il y a des choses qu'on ne peut pas savoir » et le faire sans renoncer cependant à répondre du réel.

Pi Ying Xi n'est pas un roman qui donne dans l'exotisme des chinoiserie mais un vrai roman chinois où notre guide n'est pas sans parenté avec le singe « Conscient-de-la-vacuité » de la plus célèbre fable chinoise, *La Pérégrination vers l'Ouest* de Wou Tch'eng-en. Cette fable retrace l'expédition du moine bouddhiste qui se rend de Chine en Inde pour en rapporter des textes sacrés.

Je vais très vite, trop vite hélas, pour vous dire que devant échapper à mille périls le moine s'adjoint quatre protecteurs dont le sage singe. Au retour, en possession des précieux textes, approchant de leur Ithaque, la Tortue qui les porte, s'avisant soudain d'une promesse non tenue, plonge dans les profondeurs de l'Océan et abandonne les voyageurs à leur destin. Les cinq compagnons échappent au naufrage, ils font sécher les soutras. Au moment de ranger les rouleaux, l'un d'entre eux se déchire, si bien qu'il n'en reste alors que l'empreinte laissée sur la Roche-où-séchèrent-les-Écritures.

Alors que de cette perte le moine se lamente, le singe subtil, lui, y prend appui pour expliquer le profond mystère de l'incomplétude. Ces écritures sont aussi complètes que prévu. « Le ciel et la terre eux-mêmes ne sont pas complets. La partie qui s'est déchirée contenait un raffinement de la doctrine qui n'était pas destiné à être transmis ¹². »

Forest salue le paradoxe : « À une énigme, il faut toujours que la solution fasse défaut afin qu'elle livre ainsi l'absence de secret qui en constitue le dernier mot. Quelque chose doit manquer au texte qui dit la vérité du monde et qui ne peut lui être fidèle qu'à la condition de rester incomplet ¹³. »

Déjà dans *L'Oubli* l'écrivain avait donné à ce trou nécessaire une forme épique. « Le verbe – ou mieux le mot – qu'il y eut au commencement, depuis toujours fait défaut. Il n'y a pas moyen de savoir ce qu'il disait. Par son absence tout recommence ¹⁴. »

Avec sa lecture de la fable chinoise, Forest ne redonne-t-il pas toute sa dimension d'énigme féconde à ce que Freud a nommé « le refoulement originaire » ?

*

« On croit prendre une direction et c'est une autre que l'on suit. On s'imagine que l'on s'en va et le chemin sur lequel on s'engage vous reconduit là d'où vous étiez parti ¹⁵. »

Ainsi, vous l'aurez deviné, lisant Forest relisant les auteurs chinois, j'y retrouve Freud et aussi Lacan, Lacan lisant les mêmes auteurs chinois, et cela bien avant qu'il en reprenne l'étude dans les années 1970 auprès d'un autre lettré, François Cheng.

C'est dans les années de la Seconde Guerre mondiale que Jacques Lacan commença d'apprendre le chinois auprès de celui qu'il appelle son bon maître, Paul Demiéville (1874-1979). Du *koân* inaugural de son séminaire ¹⁶ à la *passé sans porte* ¹⁷ dont il fait le gond du dispositif qu'il invente pour tenter de cerner le passage à l'analyste, Lacan n'a pas cessé de se faire l'élève de cette langue et plus particulièrement de son écriture, au point de pouvoir dire, non sans malice, qu'il n'est lacanien que parce qu'il a fait du chinois autrefois ¹⁸.

Dans ce dernier roman, Philippe Forest se trouve lui aussi dans une certaine fidélité à l'art chinois de lire les signes, dont l'un des principaux classiques est le Yi-king, *Le Livre des mutations*. Cet ouvrage occupe depuis plus de trois mille ans une place fondamentale dans la pensée chinoise et il a été également un ouvrage de référence pour Jacques Lacan lors de ses débuts à l'École des langues orientales.

Le constat des mêmes fissures réapparaissant systématiquement sur les carapaces des tortues que les devins faisaient brûler a donné lieu à un système très structuré, qui permettra à Lacan de trouver dans la langue chinoise l'occasion d'une part de généraliser la fonction du signifiant (le caractère chinois étant un paradigme de l'équivoque inhérente au signifiant et de sa combinatoire), d'autre part d'orienter une réflexion sur le signe dans son opposition au sens, et enfin de démontrer la valeur propre de l'écrit grâce à une autre conception de l'écriture que celle née dans le sillage du commerce des Phéniciens.

Très subtilement dans son roman, Forest nous introduit à ces soixante-quatre hexagrammes, formés de lignes pleines ou brisées sur la carapace d'une tortue, censés livrer « la réponse – certes inintelligible – à toutes les questions que chacun est susceptible de se poser au sujet de son existence ¹⁹. »

*

Comme chacune des histoires qu'il raconte, Philippe Forest répète ici encore une histoire qui a été déjà écrite et qu'autrefois il a déjà lue, lui rendant un passé dont il avait absolument perdu la notion.

Ainsi vient-il d'écrire dans notre actualité, si peu nouvelle, un article d'un grand intérêt, « Le Véritable Saint Zelensky, comédien et martyr ²⁰ ». De la pièce de Jean de Rotrou *Le Véritable Saint Genest* écrite en 1647, qui

inspira Sartre dans son texte sur Jean Genet, à *Serviteur du peuple*, la série télévisée (2015-2019) où Volodymyr Zelensky jouait déjà le rôle de sa vie à l'audience planétaire : un honnête professeur d'histoire devenu président de l'Ukraine, on retrouve une forme récurrente, un homme joue le rôle d'un autre et devient cet autre. Les enfants le disent : « C'est celui qui le dit qui l'est ! »

Dans son article, Forest, convoquant l'Histoire, de César à Zelensky en passant par Napoléon et Kennedy, et bien sûr la littérature, Shakespeare et Borges notamment, pose une fois encore cette question : ne s'agit-il toujours que d'une seule et même histoire qui dès lors se raconte à l'envers ?

Forest part de ceci que rien n'a jamais lieu pour la première fois. « Qu'il n'est rien ainsi qui ait lieu une seule fois – même si, à chaque fois, du seul fait qu'il se répète, fût-il identique à lui-même, un évènement devient nécessairement différent », ainsi ne fait-on « jamais que réécrire ce que d'autres écrivirent avant soi ²¹. » Difficile à avaler, et pourtant !

Philippe Forest s'appuie souvent sur ce que le grand théâtre de Shakespeare ²² nous a transmis du monde comme un théâtre. Il nous permet de lire une fois encore, ensemble séparés, la langue comme le mal et le remède. Qu'il n'y ait pas pour l'être parlant de parole sans mise en scène (si l'on veut bien considérer qu'il s'agit là de la façon dont celui qui parle traite l'écart entre le mot et la chose) met en évidence le théâtre comme l'outil servant la propagande en même temps qu'il est ce qui permet le recul nécessaire pour présentifier ce qui ne monte pas sur la scène.

*

Par quel coup de dés me suis-je trouvée quelques semaines avant de lire le dernier roman de Philippe Forest à arpenter précisément une partie des lieux où il se déroule ? Sentiment d'étrangeté s'il en est, le familier y côtoie l'inquiétant, et l'inverse aussi bien.

Dans son séminaire, le 16 décembre 1964, Lacan s'arrête à son tour, Freud l'avait déjà fait, sur cette réalité singulière que sont les rues. S'interrogeant sur la nécessité de donner aux rues des noms propres, il y trouve matière à faire valoir cette place secrète, qui est à proprement parler l'Autre scène, où le décor se trouve en continuité avec son envers.

Le roman de Forest est une formidable fable qui va son chemin labyrinthique pour tenter de rendre raison de « ce sentiment de déjà-vu » que Freud et Lacan ont situé tour à tour comme le « déjà vécu » ou comme « le jamais raconté » et que Forest décline ici comme le « déjà-lu ²³ ».

La sortie du labyrinthe se trouve en être l'entrée. Que le manque de solution d'une énigme en soit le dernier mot, « le seul et le plus juste que l'on puisse espérer d'elle ²⁴ », n'implique pas que l'on ait renoncé à comprendre ce que l'on ne s'explique pas, telle cette ombre qu'aucune nuit ne viendra jamais tout à fait dissoudre, et sur laquelle se termine le beau roman de Philippe Forest.

Avril 2022

-
1. [↑](#) P. Forest, *Pi Ying Xi. Théâtre d'ombres*, Paris, Gallimard, 2022, p. 77.
 2. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 52.
 3. [↑](#) J. Lacan, *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 19.
 4. [↑](#) J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 516.
 5. [↑](#) P. Forest, *Pi Ying Xi. Théâtre d'ombres*, *op. cit.*, p. 181.
 6. [↑](#) *Ibid.*
 7. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 168.
 8. [↑](#) P. Forest, *Beaucoup de jours, D'après Ulysse de James Joyce*, Nantes, Éditions nouvelles Cécile Default, 2011, et Paris, Gallimard, 2021.
 9. [↑](#) J. Lacan, « Compte rendu sur *L'acte analytique* », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 382.
 10. [↑](#) S. Tiesheng, *Fatalité*, traduit du chinois par A. Curien, Paris, Gallimard, 2004.
 11. [↑](#) P. Forest, *Pi Ying Xi. Théâtre d'ombres*, *op. cit.*, p. 216.
 12. [↑](#) Wou Tch'eng-en, *Le Singe pèlerin ou le pèlerinage d'Occident*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2003.
 13. [↑](#) P. Forest, *Pi Ying Xi. Théâtre d'ombres*, *op. cit.*, p. 167.
 14. [↑](#) P. Forest, *L'Oubli*, Paris, Gallimard, 2018.
 15. [↑](#) P. Forest, *Pi Ying Xi. Théâtre d'ombres*, *op. cit.*, p. 135.
 16. [↑](#) J. Lacan, *Les Écrits techniques de Freud*, séminaire inédit, leçon du 18 novembre 1953.
 17. [↑](#) H. Wumen, *La Passe sans porte*, traduit par C. Despeux, Paris, Le Seuil, collection « Points », 2014.
 18. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, *op. cit.*, p. 36.
 19. [↑](#) P. Forest, *Pi Ying Xi. Théâtre d'ombres*, *op. cit.*, p. 17.

20. [↑](https://aoc.media/fiction/2022/03/19/le-veritable-saint-zelinsky-comedien-et-martyr/) P. Forest, « Le Véritable Saint Zelensky comédien et martyr », <https://aoc.media/fiction/2022/03/19/le-veritable-saint-zelinsky-comedien-et-martyr/>

Je remercie chaleureusement Lucile Cognard pour avoir attiré mon attention sur cet article et pour l'échange que cela a suscité.

21. [↑](#) P. Forest, *Pi Ying Xi. Théâtre d'ombres*, *op. cit.*, p. 79.

22. [↑](#) P. Forest, *Je reste roi de mes chagrins*, Paris, Gallimard, 2019.

23. [↑](#) P. Forest, *Pi Ying Xi. Théâtre d'ombres*, *op. cit.*, p. 154.

24. [↑](#) *Ibid.*, p. 309.